

PAUL VERCHÈRES

Les dés sanglants



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-061

Les dés sanglants

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 582 : version 1.0

Les dés sanglants

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

C'était une salle de jeu.

Dans une grande et vieille maison toute de pierre bâtie et sise dans un quartier qui avait autrefois été à la mode.

Ceux qui la fréquentaient étaient des passionnés du hasard, fortunés pour la plupart, mais il ne manquait pas de s'y trouver des décavés, de pauvres hères qui avaient déjà été riches, mais que leur passion maudite avait ruinés.

C'était véritablement l'enfer que cet endroit.

Un enfer terrible, car si on en sortait, c'était infailliblement pour y retourner. C'était un aimant puissant, plus fort que tout, parce qu'il était un aimant qui s'attaquait aux facultés cérébrales, qui les suçait pour en venir à les vider complètement.

II

Bob David était devenu un joueur de cette façon.

David était un jeune homme, célibataire et orphelin qui avait commencé durement dans la vie. À quinze ans, il avait eu à gagner son sel et à faire vivre en plus son père, une espèce d'original qui s'était soudainement déclaré malade et incapable de quoi que ce soit.

Pendant trois ans, David père s'occupa à des besognes obscures, mais quand le fils eut atteint l'âge de quinze ans, il lui fut enjoint par l'auteur de ses jours, que désormais il aurait à le faire vivre. Et Bob, courageux, laissa ses études et travailla.

Quand Bob eut juste atteint ses 22 ans, son père mourut à son tour.

Une surprise l'attendait au retour des

funérailles.

Le notaire le pria de venir à son bureau et Bob s'y rendit, croyant qu'il n'y aurait que quelques paperasses à signer.

Lesdites paperasses étaient un héritage au montant de dix mille dollars, légué par son père sur un testament en bonne et due forme. Bob n'en croyait pas ses yeux.

Il s'exclama :

– Quoi notaire ! Dix mille dollars ! Et, de papa encore ?

– Mais oui, jeune homme. Qu'est-ce qu'il y a de surprenant à ça ?

Bob revint chez lui, tout transfiguré.

Il y avait longtemps qu'il rêvait de se mettre enfin à son compte, dans une entreprise à laquelle il n'osait pas trop penser, car son esprit pratique lui disait de se méfier des chimères. Mais, à présent, les choses allaient changer.

Trois mois après la mort de son père, il possédait un commerce de nouveautés bien installé, et cinq ans plus tard, il se trouvait

propriétaire de quatre succursales. Maintenant, ses profits annuels dépassaient souvent les dix mille dollars primitifs et il s'était fait à cette vie. Cependant il était toujours aussi travailleur et calculateur. C'était là d'ailleurs, la raison de son progrès bolide.

Malgré tout, Bob était un jour entré dans la maison de jeux.

Un ami l'y avait entraîné. Un riche ami que Bob n'avait jamais soupçonné ainsi. Un gars qui paraissait un enfant gâté à ce jeune homme éduqué dans la misère et l'effort.

La jolie femme en l'occurrence qui avait pris soin de lui, était une certaine Françoise Darée. On lui avait dit qu'elle était fort instruite et qu'elle collaborait à l'occasion à certaines revues littéraires, mais qu'elle était riche personnellement et qu'elle avait presque tout vu sur la terre à un âge où on allait encore à l'école.

Bob fut littéralement ébahi de l'érudition et de la facilité d'expression de cette agréable personne. Il se laissa mener par le bout du doigt et sortit le premier soir de la maison de jeux avec

un gain qui touchait presque les mille dollars.

Pendant trois mois, il joua, mais assez modérément. Il était très pris par son commerce et suivant le système qu'il avait appliqué, il surveillait étroitement ses succursales, ce qui ne lui laissait pas grand temps pour se divertir.

Mais à la longue, il se dit que mieux valait qu'il soit plus libre, et il se nomma des assistants qui remplirent presque toute sa besogne. Ainsi, il pouvait se reposer et reprendre le temps perdu en s'amusant suivant ses goûts.

Ce soir-là, il entra au cercle, comme les habitués appelaient la maison de jeux, vers onze heures. Il était parmi les premiers et rechercha la compagnie de Françoise Darée. Un garçon l'avertit qu'elle n'y était pas encore mais qu'on l'attendait bientôt.

Alors, Bob s'assit dans un fauteuil et se commanda un verre.

Vers minuit, Françoise entra. Il ne l'avait pas vue depuis bientôt cinq jours et la jeune femme lui parut belle à ravir. Il ne cacha pas son

sentiment :

– Bonsoir Françoise. Vous ne savez comment ça me fait de vous revoir. Vous êtes belle, belle comme la nuit !

– Flatteur ! Mais vous me prêtez une beauté ténébreuse et je ne sais comment prendre le compliment, si c'en est un ?

– Mais comment donc, et de tout mon cœur. Franchement, je suis heureux de vous revoir, Françoise. Votre présence me manquait terriblement.

– Tant que ça ? fit l'autre, moqueuse.

– N'ayez crainte, dit Bob, je ne fais pas dans le genre amoureux transi, mais je dis toujours et très ouvertement ce que je pense.

– Alors, je vous remercie.

– Il n'y a pas de quoi, c'est moi qui vous remercie d'être si belle.

La jeune femme rit d'un large rire et elle dit :

– Allons rafraîchir cette déclaration, vous voulez ?

– Je vous attendais exactement pour cette raison, répondit Bob qui l’emmena vers le bar du deuxième, discret et confortable.

– Garçon, un Old Fashioned et un Scotch ! commanda à voix basse le jeune homme en passant près du barman.

– Bien monsieur, répondit celui-ci, empressé.

Ils s’assirent et causèrent d’un ton badin pendant qu’ils buvaient leur « drink ». Mais, celui-ci terminé, Françoise se leva et annonça :

– On va jouer ?

– Comme vous voudrez.

– J’ai envie de la roulette, ce soir, dit Françoise en se dirigeant vers un des salons de jeu qui était moins achalandé que les autres.

– Il doit y avoir de la télépathie dans l’air, répliqua Bob, car moi aussi je pensais à la roulette tantôt. Ils continuèrent en silence, mais à la porte :

– J’ai un système, prononça Françoise tout bas.

– Lequel ? J'en ai un aussi et que j'ai déjà tenté avec bonheur, répondit sur le même ton Bob, en fouillant dans sa poche pour en ressortir une feuille de papier.

– À la bonne heure.

– Je propose que nous partagions, et nos systèmes et nos gains. Si vous voulez, une fois nous miserons suivant votre système, et la fois suivante, sur le mien.

Bob réfléchit un instant et acquiesça.

Aux dix premiers tours de roulette, Françoise et Bob furent assez chanceux, mais ils ne commencèrent qu'avec de petites sommes afin de réchauffer la chance. Ils y croyaient à la chance, comme à une divinité. Et elle leur sourit assez bien.

Jusqu'alors, en tout ils avaient gagné une cinquantaine de dollars, qu'ils partagèrent part égale. Puis, ils misèrent chacun leur vingt-cinq dollars de profit, toujours suivant le système et ils gagnèrent encore. Échauffés, ils mirent cent dollars en jetons devant eux et gagnèrent encore.

Ils avaient les yeux brillants et respiraient en haletant.

Ils avaient enfin la combinaison. La double combinaison semblait réussir au-delà de toute expectative.

Le croupier les regardait de son œil morne en retirant le pourcentage de la maison, et les perdants, à l'autre bout de la table, avaient des éclairs dans la physionomie.

On commençait à faire cercle autour d'eux. Des gens étaient venus de la salle voisine à la nouvelle de la chance qui se réchauffait.

D'autres jours prirent place et firent leur mise. Il était temps à leur yeux de parier contre ceux-là, car ils ne pourraient indéfiniment gagner.

Le croupier fit tourner la roulette.

Ils gagnaient encore.

Une autre fois, toujours sur le même numéro.

Ils gagnaient.

Ils gagnaient, ils gagnaient toujours.

On s'acharnait à parier contre eux et plus il y

avait de parié, plus ils gagnaient. Ils montèrent ainsi jusqu'à plus de cinq mille dollars.

Suivant la transition, cela devait être au tour du système de Bob. Mais celui-ci consulta son papier et il se retira. Françoise fit de même.

Et il se produisit alors que ceux qui avaient perdu se mirent à gagner et que les remplaçants des deux chanceux perdirent. Avec une guigne persistante.

Les deux jeunes gens étaient allés au bar se rafraîchir et calmer par l'alcool leur nerfs rendus à bout. Ils revinrent à la roulette une demi-heure plus tard.

Ils jouèrent encore suivant les deux fameux systèmes et la chance leur sourit de nouveau. À tel point même, que l'un des perdants sortit de ses gonds, ce qui n'arrivait que bien rarement dans cette maison et il voulut leur faire un mauvais parti. Heureusement que des amis le retinrent et qu'il ne lança pas le mot de « tricheur ».

Bob se tenait prêt et il aurait giflé l'imprécauteur.

Et les circonstances auraient été désastreuses.

Ce soir-là, Bob et Françoise avaient gagné chacun huit mille dollars, ce qui arrivait parfois dans la maison, mais très, très rarement sur des combinaisons doubles.

Quand ils sortirent, ils ne virent pas un visage inconnu les croiser dans le foyer. C'était celui de Guy Verchères.

Guy Verchères qui avait un temps été l'Arsène Lupin du Canada, et qui, réformé maintenant, faisait servir son intelligence très vive à la cause de la justice et du droit. Qu'est-ce que faisait Guy Verchères dans la maison de jeux ?

III

Il y allait de son devoir d'être là.

On le lui avait demandé en grâce et il avait accepté. Du coup, plus rien ne le ferait reculer. Le démon du Hasard n'aurait pas de prise sur lui.

Qu'est-ce donc qui l'amenait à la maison de jeux ?

Avait-il eu prescience d'un crime qui y serait commis ?

Pour l'intelligence des faits donc, voyons un peu de quoi il s'agissait.

Le matin du soir où Bob et Françoise avaient tant gagné, on avait prié Guy Verchères par téléphone de se rendre chez un certain professeur Darée, homme de grand savoir et de réputation internationale dans le domaine des mathématiques.

Verchères s'était empressé de répondre à

l'invitation du professeur, pour lequel il avait le plus grand respect à cause de sa situation.

Une domestique l'introduisit dans un boudoir et cinq minutes plus tard arrivait le professeur, un grand homme à barbiche et à cheveux en broussaille.

– Excusez-moi, monsieur Verchères, de vous faire ainsi perdre votre temps pour un vieux bonhomme radoteux...

– Mais, de rien, professeur, de rien. Je suis l'homme le plus heureux du monde de vous rendre service, si la chose m'est possible.

Le professeur Darée s'assit en face de son visiteur et lui offrit une cigarette.

– Certainement, accepta Guy Verchères.

– Mon cher Verchères, continua le professeur après qu'ils eurent tiré une bouffée de leur cigarette, j'ai une mission de confiance à vous proposer.

– Une mission... qui a rapport avec un crime quelconque ?

– Oh ! mais pas du tout. Il n'y a pas de crime

dans cette affaire.

– Alors, attendit Guy Verchères.

– Mon cher ami, vous connaissez ma fille ?

– Non ! C'est à dire que je sais qui elle est, par ses écrits, par les journaux, mais je ne puis prétendre à la connaître.

– Alors, vous ne l'avez jamais rencontrée ?

– Non, affirma Guy Verchères.

Le maître se leva tout à coup et il dit :

– Ma fille joue !

Verchères était interloqué. Il ne sut que répondre et pendant une minute, il y eut un silence gênant dans cette pièce.

– Oui, continua le professeur, par une remarque faite par hasard, je sais que ma fille est devenue une joueuse et une joueuse invétérée. Et elle vaut mieux que ça, c'est moi qui vous le dis, monsieur Verchères.

– Alors ! dit machinalement Guy Verchères.

– Il ne faut plus qu'elle joue, vous m'entendez ?

Là colère avait repris le dessus et elle était terrible, cette colère humaine chez un homme qui ne se préoccupait que de sciences pures et abstraites.

L'ex-Arsène Lupin canadien laissa passer la bourrasque, car il commençait à envisager une situation difficile qui demanderait le sang-froid le plus complet.

Il finit de griller sa cigarette, l'écrasa au fond du cendrier et regarda son homme bien en face.

– Professeur Darée, dit-il lentement, si je comprends bien, vous voulez que je trouve le moyen d'empêcher votre fille, Françoise Darée, de continuer à jouer. Je prends pour acquis que vous lui avez fait des remontrances, mais que ces remontrances, elle les a prises en mauvaises part et qu'elle poursuit de plus belle sa passion du jeu. Je prends aussi pour acquis qu'elle est habituée à la plus grande liberté et qu'elle est en train de gâcher irrémédiablement son avenir et ses talents.

Le maître était comme effondré.

– Oui, vous avez raison, répondit-il

faiblement.

Ici, Guy Verchères interrompt :

– Dites-moi professeur Darée, votre fille a-t-elle connu dernièrement, un désappointement quelconque ?

– Que voulez-vous dire ? Je saisis mal, car ses derniers travaux ne lui ont rapporté que les plus brillants succès et elle n'est certes pas la personne qui aurait laissé des succès lui monter à la tête, vulgairement.

Mais ce n'était pas là que cherchait Guy Verchères.

– Non, je ne voulais pas parler sous cet angle, mais pour poser la question brutalement, votre fille a-t-elle déjà été amoureuse de quelqu'un ?

– Ma fille, amoureuse ? Ah ! Ah !

– C'est que, la chose aurait été fort possible avec un tempérament comme celui que je devine chez votre fille. Après une déception, il n'est pas rare de les voir se plonger dans les excitations violentes de l'esprit.

Il se passa un autre silence que rompit le

professeur Darée.

– Il me semble, dit-il, il me semble qu'on m'a rapporté il y a près d'un an qu'elle était vue de manière assidue avec un certain Lafleur, écrivain de sa profession et que des bruits ridicules de mariage couraient sur eux. Mais le Lafleur en question était un écrivain médiocre et je suis certain que Françoise l'a tout simplement laissé tomber.

– Bon ! nota encore dans sa tête le jeune homme.

– Mais il ne faudrait pas voir en cela plus que de raison. Ma fille a un tempérament froid et sain et je lui ai montré très jeune à raisonner juste.

– Alors, qu'est-ce que vous voulez au juste ?

– Je veux que vous sachiez la cause de ce revirement dans la conduite de ma fille. Je dois vous dire cependant qu'à part cet égarement, je ne lui sais, et je suis convaincu qu'elle n'a rien d'autre à se reprocher. Je veux savoir la cause, et la connaissant, j'essaierai de la corriger, de la ramener à la norme.

– Vous aurez une dure besogne ?

– Je ne crois pas, Françoise est intelligente.

– Je vous mets en garde cependant, professeur Darée, car cette passion du jeu en est une très difficile à déraciner. Je vous parle en toute connaissance de cause.

Le professeur n’y prit pas garde, et il continua :

– Alors, vous acceptez de chercher les causes et de m’en faire rapport ?

– J’accepte, dit résolument Guy Verchères que ce travail nouveau genre intéressait soudain au plus haut point. Il y avait là une belle œuvre à accomplir, et pour une fois, il ne serait pas mêlé à une affaire meurtrière, à une affaire où il y aurait mort d’homme.

Le professeur s’était levé et de la main il indiqua une photo de sa fille Françoise, une photo récente prise à une conférence.

Guy Verchères l’examina attentivement et s’en grava bien les traits dans sa tête. Il sortit de chez le professeur après lui avoir serré la main.

Il tenait d'abord à rencontrer ce fameux Lafleur. Paul Lafleur, le journaliste médiocre qui avait été intime avec Françoise. Pourquoi cette intimité entre ces deux êtres si totalement dissemblables ?

Verchères savait bien ce qu'il était ce Paul Lafleur. Il avait souvent lu ses rubriques où ne perçait aucun génie. Et loin de là. Il se dit que peut-être et malgré cette médiocrité apparente, l'homme avait quelque talent qui put l'attacher avec une intelligence brillante comme celle de Françoise Darée.

Il descendit au journal.

Sans se faire connaître, il inventa un prétexte pour amener Lafleur à un bar et causer avec lui.

Il se présenta comme un imprésario étranger, qui, moyennant certains renseignements donnerait matière à copie exclusive au journaliste. Celui-ci tomba dans le piège, mais d'autres aussi auraient été pris, car la manière dont Guy Verchères amorça son histoire était des plus plausibles.

Et, sur trois verres, il confessa Lafleur, après avoir lui-même confessé des aventures qui ne manquaient pas de piquant.

Il apprit l'amertume de Lafleur à l'égard de Françoise qui l'avait éconduit sans cérémonies, après avoir été au meilleur avec elle. Il apprit ses ambitions et sa paresse, mais il voulut savoir plus encore et il le sut en versant force rasades au journaliste.

Dans un grand élan de sincérité, beaucoup aidé par l'alcool, Guy Verchères se fit raconter en écoutant sympathiquement, la cause de la rupture.

Il apparaissait que Françoise s'était entichée, par une sorte de passion protectrice pour ce journaliste qu'elle croyait capable d'atteindre aux plus hauts sommets. Avec le temps, elle en perdit toute notion de jugement et vint à croire celui-ci capable d'œuvres bien au-dessus de ses talents. Et il avait failli.

Failli misérablement. Il n'était capable d'aucun effort soutenu et malgré ses promesses, il avait failli. Apparemment, et pour des raisons que seul explique un amour sincère mais aveugle,

Françoise avait rêvé que tous deux, ils formeraient un de ces couples comme on n'en rencontre que deux, ou trois chaque siècle, un couple profondément uni qui travaille à une œuvre commune. Elle s'était illusionnée et à la première occasion, elle fut désabusée.

Tout cela, Guy Verchères le trouva par déduction, mais eu faisant parler Lafleur, il confirma celle-ci.

Il avait la clef du mystère.

Restait maintenant à retrouver la jeune femme.

Il éconduisit Lafleur sous un quelconque prétexte et s'en fut à la recherche de Françoise Darée qu'il voulait d'abord observer avant que de lui parler.

Ce soir-là, il fit nombre de tripots et ce n'est que vers la fin de la veillée qu'il la rencontra qui sortait de la maison de jeux luxueuse, en compagnie de Bob David.

Personne dans la maison n'eut l'air de le reconnaître. Il se promena dans trois ou quatre salons et il finit par tomber sur un croupier dont

la figure lui était familière. Il chercha à engager la conversation. On venait de finir de jouer.

– Beaucoup de gens ce soir ? fit Verchères nonchalamment.

– Toujours à peu près la même chose, le même nombre.

– Il s'est fait du gros jeu ?

– Pas à ma table, répondit le croupier. Mais là, à côté, il paraît qu'il s'en est trouvé deux, un homme et une femme qui ont joué sur une combinaison double et qui ont rapporté chacun pas loin de dix mille dollars.

Guy Verchères poussa un soupir exclamatif :

– Ohhhh ! C'est des sous. ça.

– Oui, mais leur système, bon ce soir ne le sera peut-être pas autant demain. Cependant, il y en a qui courent la chance avec succès des semaines entières.

– On le dit.

– Moi personnellement, continua le croupier qui était décidément en veine de conversation,

moi j'en suis pour les systèmes. Mais il faut avoir le bon, et les bons systèmes sont rares. Extrêmement rares.

Verchères posa directement la question alors, mais d'un air nonchalant :

– Qui étaient-ce que ces deux-là ? Je suis entré tard et...

– Oh elle, c'est une intellectuelle...

– Pas Françoise ? Françoise Darée ?

– Mais oui, vous la connaissez ?

– Comme ça, en passant. Et puis, elle a fait le gros lot. C'est drôle que je ne l'aie pas rencontrée ici plus souvent...

– Pourtant, elle est ici presque tous les soirs depuis près de trois mois.

– Le hasard des circonstances, je suppose, fit Guy Verchères. Quand j'étais dans une pièce, elle jouait dans l'autre.

– Ça se peut. Vous venez souvent ici ?

– Assez oui, mais moi, je joue surtout le poker dans le salon en bas. J'ai un système au poker qui

me réussit assez bien.

– C'est pourtant dangereux le poker, dit le croupier. Et il faut un système compliqué pour le faire marcher.

– Je suppose que mon système est bon puisque je ne suis pas malchanceux du tout, mentit effrontément Guy Verchères.

– Et le partenaire de Françoise Darée, qui est-il ? Un intellectuel lui aussi je suppose bien ? Car ces gens-là, ils restent toujours dans le même cercle.

– L'autre, fit le croupier, l'autre ? Mais non. C'est un financier. C'est le fameux Bob David. Vous le connaissez ?

– Non !

– C'est un fameux joueur lui. Il ne recule devant rien.

– Est-ce qu'il gagne ?

– Au chemin de fer, ça c'est mon machin, il perd sans interruption. Mais à la roulette ce soir, il y a été en douce, mais s'il avait voulu forcer, il lavait à sec tout le monde et la banque en plus.

Verchères en savait assez. Il prit congé du croupier en lui disant qu'il serait là probablement le lendemain soir.

IV

Effectivement, le lendemain soir il entra à bonne heure dans la maison de jeux. Beaucoup de gens s'y trouvaient.

Beaucoup qui attendaient une chance rapide.

On se paierait pour faire des combinaisons doubles, car le bruit du gain de la veille avait couru comme une traînée de poudre.

Verchères regardait, seul. Il observait.

On attendait l'arrivée du couple chanceux.

Ils entrèrent tous deux vers onze heures, très détachés, très distingués et un large sourire aux lèvres.

Après avoir salué, ils se dirigèrent vers la roulette.

On les y suivit en foule.

Tous se pressaient pour voir comment ils

joueraient ce soir.

Il était visible que Bob David avait apporté un gros paquet de monnaie. Peut-être tous ses gains de la veille, en plus d'une somme équivalente.

Le croupier de service attendait.

On misa.

Françoise et Bob jouèrent chacun cent dollars qu'ils gagnèrent comme ça, comme la veille, aussi facilement.

Ils jouèrent ce cent dollars, et cent autres en plus.

Ils gagnèrent encore.

Il s'éleva un murmure de voix. Un murmure qui se fit tonnerre, quand Françoise et Bob, avec leur système gagnèrent une fois de plus.

On se pressait autour d'eux pour jeter un coup d'œil sur ce fameux système qui paraissait infaillible.

Une autre fois la roulette tourna.

Ils gagnèrent !

Ce fut alors du délire.

Les assistants étaient divisés en deux camps. Ceux qui croyaient que la chance était encore avec le couple, et ceux qui pensaient au contraire qu'elle était à la veille de craquer. On discutait farouchement le pour et le contre.

Le croupier dit :

– Faites vos mises, d'une voix ferme.

Cinq mille dollars en jetons devant Françoise.

Cinq mille dollars devant Bob.

Des cent, et quelques mille devant d'autres.

Et ceux qui ne croyaient pas au système, parièrent contre. Il ne prit pas une minute avant que d'un côté comme de l'autre on fut couvert.

La roulette tourna...

Françoise et Bob avaient gagné.

On oublia toute retenue. Les perdants jurèrent comme des charretiers, mais fouillèrent quand même le fond de leur portefeuille afin d'en sortir leur dernière monnaie. Le propriétaire de la salle de jeux était là, en personne et il souriait en voyant le croupier qui prenait son pourcentage

sur les mises.

Son affaire allait à merveille avec de tels fous.

Il y en eut qui misèrent leurs propriétés, tout ce qu'ils possédaient, car Bob et Françoise, les yeux froids jouaient maintenant chacun, vingt mille dollars. Et d'autres qui jouaient avec eux, en mirent près de la moitié.

Avant que la roulette tournât, à ce seul coup, le croupier avait compté cent mille dollars. Et le propriétaire de cette maison infâme recueillait quinze pour cent de cette somme globale. Perdants comme gagnants.

Il pourrait bien passer le Champagne.

La roue tourna...

Les gagnants gagnaient encore.

C'était à en devenir fou ! Guy Verchères se fit cette réflexion en dedans de lui-même. Mais en même temps, il observait Françoise.

Françoise, qui avec une correction parfaite allait chercher ses jetons. Mais ses yeux avaient un éclat indescriptible. Un éclat d'acier qui faisait mal.

Le coup suivant fut le dernier.

Encouragé par son système, Bob misa non seulement ses gains, sur la table, mais à côté, avec un gros industriel au crâne chauve, il paria ses magasins, tout son avoir pour un montant équivalent chez son adversaire.

Il avait le sourire aux lèvres. Il était sûr de son coup et voulait en finir.

D'ailleurs, le système s'arrêtait à ce tour de roulette. Guy Verchères le constata à la rayure qu'il fit sur un bout de papier où étaient compilés des chiffres et qu'il barrait à chaque tour.

Françoise elle, paria un collier de grand prix contre un diamant magnifique que portait une des assistantes.

Quand le croupier eut annoncé :

– Rien ne va plus !

... il se fit un grand silence dans cette salle où bouillonnaient tant de passions. Un silence d'enfer, sans joie, terrible. La roue tourna, tourna, tourna et s'arrêta complètement à l'opposé d'où elle aurait dû pour favoriser les éternels gagnants.

Alors, ce fut un rugissement de triomphe. C'était comme si de toutes ces poitrines gonflées par l'expectative se fussent ouvertes en même temps. Les vainqueurs piétinèrent littéralement les vaincus pour s'approprier leurs gains.

Bob se tenait debout, très pâle. Il avait cédé la place à son adversaire, celui qui était maintenant le maître du fruit de son labeur.

Françoise n'avait pas flanché. Son sourire était resté le même. Elle détacha son collier et à pas lents, elle quitta ce salon maudit.

Guy Verchères la suivit et vit que Bob David la rejoignait.

Elle fit un signe à Bob qui voulait dire :

– Laisse-moi seule !

Il comprit et prit une direction contraire. Il disparut dans un escalier qui montait à un étage supérieur.

Françoise allait au bar. Elle s'assit dans un fauteuil de cuir rouge et le garçon lui apporta un Old Fashioned qu'elle dégusta à petites gorgées.

L'ex-Arsène Lupin s'approcha d'elle par

derrière et se penchant lui dit à l'oreille d'une voix sourde :

– Votre père vous attend. Vous devez être guérie maintenant ?

– Pas du tout. Je referai ce que j'ai perdu.

Elle ne s'était pas retournée pour prononcer ces paroles et sa main ne tremblait même pas en tenant son verre.

Ainsi, elle était prise et prise jusqu'en ses fibres les plus profondes. Après un tel revers, Guy Verchères s'attendait un peu qu'elle change de ligne de conduite, mais la passion du jeu avait mordu fort sur elle, et elle s'y complaisait, même dans ses malheurs.

Cependant, Guy répéta :

– Votre père vous attend !

Il pensait qu'il restait encore espoir de frapper la bonne corde.

Mais elle répondit, en se retournant, cette fois :

– Qui êtes-vous ?

– Un ami.

– Oh !

Et un sourire amer et désabusé se forma sur ses lèvres qui avaient déjà pris profondément le pli du jeu.

– Oui, un ami ! Croyez-le. C'est tout ce que je vous demande.

– Je veux bien le croire, mais ne pensez pas que vous allez m'influencer, me faire la morale. Pas même mon père n'y réussirait.

– Cependant... plaيدا Guy.

– Non ! J'ai décidé de me refaire et je me referai.

– Vous n'avez plus d'argent.

– Qui vous le dit, fit vivement Françoise.

C'était là sa première réaction véritable et Guy Verchères ne manqua pas de le remarquer attentivement.

– Vous n'avez plus un traître sou.

– J'en trouverai !

Et ceci dit avec une farouche détermination.

– Où ?

– Que vous importe !

– Au contraire, il m'importe beaucoup, car je suis un ami. Et vous valez beaucoup mieux que cette racaille avec laquelle vous frayez et qui ne vous apportera jamais que déboires et dégoût. Je vous parle par expérience.

– Je sais, vous devez être lavé vous aussi.

– Loin de là. Je vis très, très à l'aise.

– Je vous ai déjà dit alors que c'est en vain que vous me prêchez la morale. Quand j'ai décidé quoi que ce soit, j'arrive à mes fins.

Guy Verchères résolut de frapper un grand coup.

– Et Paul Lafleur ? dit-il.

La belle tête se pencha. Tomba, pour être plus juste.

Verchères frappa sans merci :

– Oui, Paul Lafleur ! Vous aviez décidé que vous et lui seriez quelque chose, n'est-ce pas ? Et

qu'en est-il advenu de cette décision. Vous l'avez mené au fouet, mais vos efforts ont été en vain.

Une contraction spasmodique n'échappa pas au fin observateur qui menait le jeu du père de cette jeune femme.

Françoise avait étouffé un sanglot.

Mais ce sanglot déchaîna une espèce de rage sourde et Guy Verchères en subit le contrecoup véhément.

— Qui que vous soyez, je vous défends de me rappeler Paul Lafleur. C'était un être veule en qui j'ai mis une confiance d'oie de couvent. J'ai tout sacrifié pour lui. J'unissais s'il avait voulu, en plus de mon âme, tout mon talent, tous mes dons aux siens. Ensemble, nous aurions fait de grandes choses. Mais non, il était veule celui-là. Veule à s'écoeurer, à vomir. Une pensée, un effort ordinaire de volonté. C'est tout ce que je lui demandais. Et il n'a pu rien fournir. Ah ! je l'exècre.

Guy Verchères laissa passer les invectives, et puis, d'une voix froide, il demanda comme un

jugé d'instruction :

– Qui vous a entraînée ici ?

– C'est moi-même. J'avais besoin d'un stupéfiant, de quoi occuper mes nerfs, mes maudits nerfs de femme qui voulaient que je pleure.

Il y avait de quoi réfléchir après une telle déclaration, qui était vraie, indubitablement. Mais Françoise reprenait :

– Cependant, ne croyez pas que j'ai cessé de jouer.

– Votre père... intercédait encore le jeune homme.

– Pauvre papa !

Et voilà tout ce qu'elle dit.

Au même instant, une grosse clameur s'élevait du salon de la roulette et puis un coup sec qui fit taire les bruits, une seconde.

Mais ceux-ci reprurent de plus belle, et plus fort encore et plus aigus. On sentait qu'à la colère avait succédé la peur...

La peur vile et abjecte.

Lorsque Guy Verchères pénétra dans le salon, celui-ci était plongé dans l'obscurité et il se heurta à des masses de chair qui hurlaient.

Il trouva le commutateur et fit de la lumière.

Une dizaine de personnes étaient par terre, pêle-mêle. Toutes s'arrêtèrent quand se fit la lumière.

Un homme seulement ne se releva point et c'était l'industriel qui avait gagné sur Bob.

V

Ainsi, Guy Verchères qui avait cru entreprendre une besogne propre, une besogne de tout repos en acceptant l'offre du professeur Darée, se trouvait devant un meurtre. Un meurtre vulgaire, mais qui se compliquait du fait que les personnes en cause étaient délicates à manipuler, de par leur situation et leur présence en cet endroit.

Le premier mouvement d'effarement passé, quelqu'un qui était revenu à ses esprits comprit la situation et lança :

– Eh bien ! moi, je m'en vais.

Ce fut aussitôt la cohue. La cohue générale. La panique.

Mais Guy Verchères veillait.

Dans sa tête, il avait rapidement fait le calcul des circonstances et des événements à prévoir

advenant le cas où il y aurait eu sauve-qui-peut.

Il y avait aussi le propriétaire de la maison de jeux qui ne tenait pas plus que ça à rester avec un meurtre où il serait fortement impliqué.

Guy Verchères lui lança un coup d'œil.

Un coup d'œil autoritaire et qui n'admettait pas de réplique.

L'autre sentit que ce grand jeune homme pourrait probablement l'aider et qu'en suivant son initiative, il n'en pourrait résulter que du bien.

Tous deux furent les premiers rendus vers la porte et ils la bloquèrent.

Puis Verchères lança d'une forte voix :

– Que tout le monde reste à sa place !

Il se fit des murmures, mais la ruée s'arrêta.

Guy Verchères poursuivit :

– Tous, vous êtes dans le pétrin. Et un fameux pétrin. Alors, il s'agit de trouver le coupable sans tarder, si vous ne voulez pas être inquiétés.

– Et qui êtes-vous ? lança du fond une voix

d'homme.

– Je suis Guy Verchères...

Guy Verchères ! On se lança des regards inquiets de part et d'autre. Le propriétaire de l'établissement plus encore que les autres. Mais Guy Verchères avait bien la situation en mains, et il l'affermait encore en disant :

– Si vous n'êtes pas sages, dans trois minutes il y aura la police ici.

Cette perspective eut le don d'agacer considérablement toutes ces bonnes gens qui ne voulaient rien moins qu'avoir maille à partir avec la police. Et la police, cela signifie aussi les journaux, et des photos...

Brrr !

Ils se tassèrent docilement alentour du cadavre, en éloignant peureusement les yeux du corps du gros homme.

Deux ou trois cependant firent mine de sortir quand même.

– Les premiers qui tenteront de sortir seront les premiers soupçonnés.

Cette phrase donna à réfléchir et les nerveux se retirèrent d'où ils étaient partis. C'était une situation embarrassante au possible.

Cependant, Françoise Darée était dans l'embrasement de la porte, et son regard allait sur tous les assistants.

Guy Verchères parla :

– Vous, mademoiselle, vous pouvez vous retirer. Puisque vous n'étiez pas ici au moment de l'affaire, on ne vous inquiétera pas.

– Pourquoi elle plutôt que nous ? fit une voix de femme, haineuse et aiguë.

– Je l'ai dit, elle n'y était pas dans cette pièce. Les murmures reprurent de plus belle.

– Silence ! ordonna Guy Verchères.

Quand le silence fut rétabli, il leur dit d'une voix calme :

– Il faut que vous ne vous affoliez pas. Je pourrais alerter la police et vous seriez dans de beaux draps, mais je vais tenter de résoudre ce meurtre sans qu'il se fasse de tapage. Je veux bien prendre la responsabilité de mes actes, mais

pour ce faire, il faut que chacun coopère dans la mesure du possible. Et d'abord, qui de vous connaissait la victime ?

Personne n'avança. Mais on en sentait plusieurs qui étaient excessivement nerveux. Ceci n'échappa pas à Guy Verchères qui suivait toutes les réactions d'un œil rapide.

– Voyons, dit-il de sa voix calme et tout à fait maîtresse de la situation, qui de vous connaissait la victime ?

Deux ou trois assistants levèrent timidement le bras. Verchères en avisa une. C'était une grosse femme aux bras et au cou décorés de bijoux.

– Vous le connaissiez, madame ?

– Euh... oui !

– C'était un parent ?

– Oui ! C'est à dire qu'il était un cousin.

– Bien, dit Verchères. Et vous êtes venus ensemble ce soir, ou bien, est-ce que vous vous êtes rencontrés, fortuitement ?

Une voix anonyme lança :

– Qu'elle débrouille seule ses petites affaires de cœur ! Nous autres, on s'en fout qu'elle ait déjà été sa maîtresse.

Verchères se redressa :

– Qui a parlé ?

Mais personne ne répondit.

Alors Guy Verchères, l'homme qui se spécialisait dans les savantes déductions, répéta sa question à la grosse femme :

– Vous êtes venus ensemble ?

– Nous nous sommes rencontrés ici, par hasard, fit-elle dans un souffle.

– Est-ce qu'il est marié ?

– Il l'était, mais séparé de sa femme.

– Depuis quand ?

– Deux ans.

– Le connaissiez-vous, bien !

La grosse femme eut l'air embarrassé, mais elle répondit avec une franchise qui étonna tout le monde :

– Très, très bien. Il était un homme généreux et bon.

Les cyniques éclatèrent de rire, mais Guy Verchères fut touché de la fidélité de cette femme qui avait eu le courage de ne pas renier celui qui avait été son amant.

– Il avait beaucoup gagné ce soir ?

– Beaucoup !

– Et contre qui ?

– Contre un jeune homme. Un monsieur David.

Guy Verchères regarda autour de lui, voir si Bob David était encore dans la maison de jeux. En lui-même, il souhaita qu'il n'y fut pas, mais il annonça quand même :

– Robert David. Est-il ici ? Des gens s'écartèrent.

Bob David passa entre leurs rangs et regarda d'un œil furtif le cadavre de l'industriel assassiné.

– Robert David ?

– C'est moi !

– Vous connaissez celui qui a été tué ?

– De nom seulement. C'était Max Dupré.

– Il avait gagné gros sur vous ?

– Toute ma fortune.

– Toute ?

– Absolument. Il ne me reste rien. Je suis lavé.

– Vous pourriez être le meurtrier de Max Dupré ?

– Moi, ou encore n'importe quel de ceux-ci.

Et Bob fit un grand geste circulaire qui glaça d'effroi les plus pusillanimes de ces joueurs qui plastronnaient une demi-heure auparavant.

– Où étiez-vous monsieur David quand le meurtre s'est commis ?

– Ici.

Des voix murmurèrent qui croyaient que Bob David allait se livrer. Dans le coin de la porte Françoise Darée n'était pas partie et elle admirait ce jeune homme qui crânait quand il aurait pu si bien inventer un alibi.

– C'est vous qui l'avez tué ?

– Non !

La question était partie, claire et nette, mais la réponse était venue de la même façon. Un non catégorique et très simple.

– Vous auriez eu des motifs de le tuer.

– Pourquoi ?

Guy Verchères n'était pas sans admirer son interlocuteur. Il poursuivit l'interrogatoire cependant aussi serré :

– Vous aviez beaucoup perdu à Max Dupré.

– J'ai tout perdu, répondit Bob avec une voix où perçait la fatalité.

– Vous pouviez lui en vouloir ?

– Parce que j'avais perdu ?

– Mais certainement, affirma Verchères.

– Lui, Max Dupré, il n'était qu'un instrument.

– L'instrument de qui, de quoi ?

– Il n'était que l'instrument du hasard. La chance m'a laissé soudain. Elle n'a pas voulu

suivre les données de mon système.

– Vous y croyez, à ce système ?

– N'a-t-il pas réussi au-delà de toute expectation ?

– Oui, mais seulement jusqu'au dernier coup.

Bob regarda curieusement Guy Verchères :

– Puisque vous savez si bien, demanda-t-il, pourquoi me poser ces questions ridicules ? On ne critique pas la chance.

– Je sais, dit Guy Verchères que depuis deux jours, vous et mademoiselle Darée, vous jouiez une combinaison double qui vous a fort bien réussi. Mais je n'y crois pas aux combinaisons. Il n'y a là qu'une suite de circonstances heureuses qui ont amené votre malheur.

– C'est mon système qui n'était pas infallible. Bob s'obstinait à ne voir que la superstition. Mais Verchères trancha court la situation en disant :

– La question n'est pas là. Je vous prie de rester à ma disposition.

Il alla ensuite vers le cadavre. Il semblait

reposer, comme quelqu'un qui dort mal, la face tournée vers le bas. Toutes ses poches étaient retournées.

– Le motif du meurtre est un vol, dit-il.

Il se tut un instant et calmement annonça :

– J'aurai probablement à procéder à des fouilles.

Ce fut une clameur. Chacun se récusait de manière véhémement. Comment pouvait-on les soupçonner, eux des gens bien, des gens riches qui n'avaient certainement pas à voler pour vivre. Et voler aussi vulgairement.

Guy qui observait, dit alors, toujours d'une voix calme :

– Si vous ne voulez pas qu'on vérifie, il faudra trouver le coupable d'une autre façon. Et cette autre façon, c'est la police !

La consternation la plus vive se peignit sur toutes les figures. Encore la police, et son cortège de publicité, et la perspective d'une nuit passée derrière les barreaux.

Ah ! on ne manquait pas de nervosité dans ce

salon luxueux.

Guy laissa faire pendant au moins deux minutes. Après ce délai, il fit mine de sortir. Un homme s'avança du groupe :

– Écoutez, monsieur Verchères.

– Je veux bien. Vous avez une solution ?

L'homme prit un air de supériorité :

– Vous êtes détective et vous êtes renommé comme un des plus brillants.

– Merci pour le compliment. Mais pour solutionner un cas comme celui-là, il me faut un peu plus de coopération que vous ne m'en avez montré. J'étais prêt à vous laisser partir sans dire un mot, sans nommer un seul de vous, mais je m'aperçois que la chose est impossible. Alors, il ne reste qu'un moyen et c'est d'alerter la police.

L'autre avait écouté sans mot dire et c'était à croire qu'il se trouvait dans un conseil d'administration. Mais là, il reprit :

– Que vous appeliez la police ou non, il n'y a qu'un seul coupable. Au plus, deux. Mais nous, qu'est-ce que nous faisons dans tout ça. Après

tout, nous ne faisons rien de mal.

– Vous enfreigniez une loi.

– Si minime...

– Peut-être, à votre sens, mais vous étiez en tort quand même. À présent qu'il s'agit de payer les conséquences, vous vous récuisez.

En disant ces mots, Guy Verchères avait cherché des yeux Françoise. Elle n'était plus dans l'embrasure de la porte.

Guy fronça les sourcils.

Mais non, ce ne pouvait être elle, la coupable, puisqu'au moment du meurtre elle causait avec lui dans le bar. Mais alors, pourquoi était-elle partie ?

Pourquoi était-elle partie aussi soudainement, après avoir assisté à tout ce qui se passait auparavant ?

Françoise revint. Il y avait un regard étrange dans ses yeux, un regard qui n'échappa pas à l'ancien Arsène Lupin canadien.

Un regard qui ressemblait à s'y méprendre à

de la vengeance.

Dans ce grand salon, on discutait amèrement en formant des groupes. Puis, tout à coup, il se fit une cohue et un premier groupe de cinq força la porte et se dirigea vers le vestiaire. Les autres les suivirent.

Guy Verchères n'avait pas bougé.

Françoise Darée était venue se placer à ses côtés.

Au vestiaire, on s'arrachait les vêtements et la chose n'allait pas vite. Un désordre indescriptible régnait, un désordre qui devint de la stupeur quand à la porte d'entrée apparut Belœil et une forte escouade de ses hommes.

On refoula tout le monde.

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

C'était la grosse voix de Belœil.

Guy Verchères et Françoise n'avaient pas bougé et Belœil les aperçut en entrant dans le luxueux salon. Il vit le cadavre de Max Dupré.

– Guy Verchères ! s'exclama-t-il.

- Moi-même, pour te servir mon cher Belœil !
- Et qu'est-ce qui se passe ?
- Tu vois bien, un meurtre !
- Qui est-il celui-là ?
- C'est Max Dupré, l'industriel.
- As-tu des soupçons ?

Guy Verchères haussa les épaules en parcourant du regard la foule des joueurs, dont plusieurs étaient au bord de l'hystérie.

- Du joli monde ! ironisa cruellement Belœil.
- En effet. Et braves à part ça.
- Il y a longtemps que c'est arrivé, ce meurtre ?

Guy réfléchit rapidement. Devrait-il dire la vérité à Belœil ou inventer un expédient afin de se mettre au clair. Mais il prit comme un homme ses responsabilités :

- Une demi-heure environ !
- Oui, par hasard.
- Pourquoi n'as-tu pas communiqué avec moi

tout de suite ?

– Je t’expliquerai.

On faisait cercle autour des deux hommes, attendant la parole libératrice qui ne venait pas. Si au moins Guy Verchères intercédait pour eux.

– Alors, on nous relâche, fit celui qui avait joué tantôt à l’homme supérieur ?

– Non ! tonna Belœil.

– Et pourquoi ? mais cette voix devenait moins assurée.

– Parce que vous avez été pris dans une maison de jeux et que tous, tant que vous êtes, on vous soupçonne du meurtre commis sur Max Dupré.

– Mais, c’est impossible... jetai d’indélicatessement une femme. Je veux mon avocat, et j’insiste pour qu’on me permette de l’appeler tout de suite.

– Moi aussi, moi aussi... firent des voix affolées.

– Silence, gronda Belœil. C’est moi qui dirige

ici. Vous avez été pris dans une maison de jeux et c'est une offense criminelle. Un de vous a assassiné celui-là, et le meurtrier est dans vos rangs. Nous allons tous vous emmener au poste.

Les protestations redoublèrent d'intensité.

– Corbeil, Lahaie, Prince ! cria Belœil à ses hommes, occupez-vous de mettre tout ce beau monde dans la boîte à salade. Et faites vite, hein !

– Bien, monsieur Belœil. Et les agents n'y allèrent pas de main morte. Juste alors, on entendit un coup sec et un homme s'effondra, revolver en main.

C'était Bob David.

Guy Verchères prit la situation d'autorité :

– Tout le monde au poste quand même.

Cinq minutes plus tard, il ne restait dans le grand salon que Belœil, Guy Verchères, Françoise Darée et les cadavres de Max Dupré et Bob David.

VI

– Eh bien ! fit Belœil.

– Hum !

Guy Verchères réfléchissait profondément et il ne traduisit ses sentiments que par cette exclamation qui ne trahissait rien, pour les autres. Mais il devait avoir une théorie.

Un homme avait été tué.

Un autre homme venait de se suicider.

Il existait de toute apparence une relation entre ce meurtre et ce suicide. Max Dupré avait gagné tout ce que possédait Bob David.

Tout portait à croire que c'était David qui avait tué Dupré.

Il y avait un motif clair et précis : reprendre ce qui lui avait été enlevé par le gros industriel. Mais Françoise Darée ne le croyait pas. Guy Verchères non plus.

Quant à Belœil, il n'était pas suffisamment au courant des événements antérieurs pour juger. Et il se les fit raconter.

Ce fut Françoise qui le mit au courant.

Verchères écoutait. Du coup, il tenterait de savoir la raison de la présence de Françoise dans cette maison de jeux.

Elle parla d'une voix froide, comme indifférente. Très objectivement.

Elle connaissait Bob David depuis peu, mais elle venait en cet endroit depuis plus longtemps que lui.

C'étaient de vagues amis qui l'avaient entraînée là, après une période de dépression. Elle avait été contente de changer ses horizons.

Le détective en conclut que cette dépression avait été la conséquence du bris des relations entre Paul Lafleur et elle. Cependant, elle ne dit pas spécifiquement qui l'avait amenée à jouer. Il n'y avait pas de conséquences, dit-elle.

Elle avait rencontré Bob dès le premier soir où il était venu. Elle sentait qu'il n'était pas initié et

il lui prit la fantaisie de lui infuser savamment le poison du jeu dans son esprit. Par jeu, simplement.

Pour se venger du sort.

Méchamment !

Puis, elle s'était attachée à ce jeune homme qui avait vaincu la vie de haute lutte. Un instant, elle eut honte de l'avoir entraîné, mais elle était trop prise maintenant par la fascination de la chance et lui de même.

Ensuite, le récit de leurs systèmes.

La grande fortune qu'ils essaieraient.

Non pas en cette maison, mais ici, ils ne feraient que leurs premières armes. Ils iraient plutôt ailleurs après s'être éprouvés ici. Ils iraient là-bas où il y a beaucoup d'argent. Ils essaieraient leur spéculation dans tous les domaines.

Ils en étaient venus à croire à une magie de la chance, une magie qu'ils avaient enfin fini par dompter, Grâce à leurs systèmes.

Ces systèmes ne fonctionnaient que lorsqu'ils étaient ensemble et qu'on les jouait

alternativement. La raison, ils ne la savaient pas, mais Françoise croyait qu'il s'agissait là d'une sorte de métaphysique complexe.

Toujours est-il qu'au dernier coup de roulette, ils avaient perdu et que quelque chose en eux, dans leur confiance s'était rompu.

En bons joueurs, ils avaient crâné, ils s'étaient inclinés devant la volonté du sort. Mais Bob avait été brisé. Pour elle, Françoise croyait encore en la véracité de ses avancés. Elle y croyait comme une pauvre folle qui s'obstine.

Et cela peina profondément Guy Verchères. S'il avait fallu que le pauvre père écoute sa fille débiter de telles lubies et y croire ! Mais heureusement qu'à cette heure, il ne pensait qu'à ses problèmes de mathématiques.

Belœil avait tout écouté et maintenant, il n'en savait pas plus long que Guy Verchères. Il aurait été bien tenté de lui demander encore une fois ce qu'il faisait en cet endroit, mais il se rappela que l'autre lui avait promis de le lui dire plus tard, et il se douta que ce silence avait quelque chose à voir avec la jeune femme qui se trouvait en ce

moment avec eux. Mais la question lui démangeait le bout de la langue.

Cependant, un médecin venait de faire les constatations d'usage et un photographe de la police avait fixé dans sa caméra les poses des cadavres.

On alla d'abord à Max Dupré.

Ses poches étaient retournées.

– Un vol vulgaire, dit Belœil.

Ensuite on se pencha sur Bob David.

On le retourna.

Les traits de sa figure étaient tels qu'ils avaient été durant l'interrogatoire de Guy Verchères. Mais il n'avait pas l'air de souffrir.

Françoise observait le tout calmement.

Belœil visita les poches du cadavre.

Une montre, quelques papiers sans importance, un crayon, un stylo... Mais rien de plus. Il n'avait rien sur lui.

– Bizarre ! songea Guy Verchères.

En effet. S'il avait volé l'autre, rien ne le démontrait. Et cependant, Max Dupré avait été volé. Bel et bien volé. Pourquoi donc Bob s'était-il suicidé ? Le mystère s'épaississait.

– Où est-il allé ? demanda Verchères à Françoise, quand vous avez perdu votre dernier coup à la roulette ?

– Je ne sais pas. Il est monté. Je crois qu'il est allé au bar de l'étage supérieur. Pour être seul sans doute.

– D'ailleurs, observa le fin détective, le meurtre n'était pas commis alors. Mais apparemment, il est revenu sans que personne ne le sache.

– Je ne sais pas plus que vous, puisqu'à ce moment nous étions tous deux dans le bar à côté.

– Tout à fait juste.

Belœil se gratta le front :

– Mais alors, qui est-ce qui a volé Dupré ?

– Un des joueurs, probablement, dit Verchères, nonchalamment.

– Mais, nom d’une vieille pipe de plâtre cassée en mille miettes, vous l’avez laissé échapper bêtement, fit Belœil au comble de la fureur. Ah ! tu me paieras ça Verchères ! À l’heure qu’il est, il doit avoir caché son vol.

– Peut-être. Mais j’ai une autre théorie, fit mystérieusement Verchères en se dirigeant vers une cabine téléphonique.

– Où vas-tu ?

– Je téléphone.

– À qui ?

– Mon cher Théo, tu es d’une indiscretion...

– Je n’ai pas le temps de faire des subtilités. Va au diable, si ça te chante, répliqua Belœil en sortant son calepin de notes.

Cependant, Verchères avait signalé un numéro et il attendit une bonne minute avant qu’on lui réponde.

Il échangea quelques mots en anglais avec son interlocuteur, quelques phrases que Françoise qui écoutait distraitemment ne comprit parfaitement. Mais elle n’y prit pas garde.

Verchères revint.

– Je crois que je l’ai le coupable, dit-il.

– Qui est-ce ? et Belœil laissa son crayon en l’air.

– Je n’oserai pas le dire, de crainte de me tromper, mais nous en aurons le cœur net dès demain midi.

– Eh bien ! dit Belœil, je t’attends à mon bureau à dix heures.

– C’est ça, dix heures ! Et à midi, il n’y aura plus de mystère

– Je puis m’en aller ? demanda Françoise.

Belœil la regarda, soupçonneux.

– Mademoiselle Darée ne jouait pas au moment du meurtre, intercèda Verchères. Et d’ailleurs, je m’en porte garant.

– Correct, jugea Belœil. Mais je vous prie de rester à notre déposition au premier appel. Vous êtes un témoin important dans cette affaire double.

– Double ! fit rêveusement Françoise.

Elle regarda une dernière fois le cadavre de Bob David et sortit vivement, escortée par Verchères.

Dans l'automobile de celui-ci, elle accepta une cigarette et la conversation s'engagea, légère comme la conversation de deux personnes qui viennent d'assister à un bon spectacle au théâtre. Cependant, Verchères dit brusquement à un moment donné :

– Je vous emmène chez moi, Françoise.

– Non !

– Pourtant, c'est bien chez moi que vous allez passer tout d'abord. Il faut que je discute de certaines choses avec vous.

Françoise comprit au ton noble de cet homme, qu'il n'y allait pas d'un vil chantage dont elle aurait été la victime. Cependant, elle ne voyait pas...

– Je veux vous expliquer ma théorie, et pour que vous la compreniez, il faut que vos esprits soient reposés.

– Ne pourrions-nous pas attendre à demain

matin pour les théories ?

– Impossible.

– Comme vous voudrez, se résigna la jeune femme.

Ils firent en silence le reste du trajet. Rendus chez lui, il la conduisit dans son luxueux appartement et lui servit un porto.

– Voici ma théorie Française. Vous pouvez vous préparer à un choc.

– J’en ai eu tellement ce soir, qu’un de plus ou de moins ne ferait pas grande différence, répondit Française, très lasse.

Guy Verchères se recueillit un instant et dit, presque tout bas :

– C’est votre père qui a tué Dupré !

Française sursauta :

– Mon père !

– Oui, votre père, et nul autre.

Française se ressaisit :

– Mais c’est ridicule, monsieur Verchères !

– Et vous savez pourquoi ?

– Je refuse de discuter cette hypothèse. Je me refuse absolument. Mais papa, papa ne ferait pas de mal à une mouche.

Verchères alluma une cigarette :

– Françoise, vous êtes intelligente. Mais seulement quand vous ne pensez pas au jeu. Alors, écoutez-moi bien !

Françoise Darée le regardait, un peu amusée :

– Je vous écoute, mon cher détective.

Guy Verchères ne prit pas garde à l'ironie de cette femme supérieurement intelligente et maîtresse de ses nerfs à certains moments, mais le cerveau complètement embrumé quand il s'agissait de sa passion du jeu. Il dit :

– Je n'ai aucune preuve concrète contre votre père, mais...

Françoise l'interrompit :

– Ah ! vous débutez bien. Vous n'avez pas de preuves et vous accusez, sans plus que ça un innocent, un savant qui ne vit que pour ses

chiffres.

– Qui ne vit que pour vous.

– Laissons là le sentiment, voulez-vous.

La jeune femme se sentait un peu embarrassée.

– Votre père a su que vous jouiez. Il m’a justement demandé de surveiller vos allées et venues et d’essayer par tous les moyens possible de vous arracher à cette passion.

– Papa, il a fait ça ?

– Absolument ! C’est une mission formelle dont il m’a chargé. Mais il était rendu à bout quand il m’a parlé. Il avait dû vous observer attentivement et s’apercevoir jusqu’à quel point le mal était ancré en vous.

Guy Verchères s’arrêta pour remarquer la contenance de la jeune femme.

– Oui, continua-t-il, il était poussé à bout. Il vous aime, Françoise, d’un amour paternel intense. Mais il ne sait malheureusement pas le manifester, ce qui n’empêche pas de le prouver. Vous avez reçu une excellente éducation, il vous

a fortement encouragée dans la profession que vous avez choisie, il vous a laissé toutes les libertés, parce qu'il vous savait intelligente et sensée. Mais quand il a appris que vous jouiez, vous l'avez rendu littéralement fou de douleur. Mais il n'a pas osé vous en parler. Il a préféré que vos rapports restent toujours aussi cordiaux et il m'a chargé de vous ramener dans le droit chemin. Ainsi, la vie aurait repris que rien ne paraisse et d'un côté comme de l'autre vous auriez été heureux.

Le détective s'arrêta pour respirer.

Françoise ne disait mot.

Le détective s'arrêta pour respirer.

Françoise ne disait mot.

– Quand il m'a demandé ce que vous savez maintenant, continua Guy Verchères, j'ai remarqué la flamme de colère dans ses yeux. Je savais que si je n'agissais pas tout de suite, ce serait lui qui agirait. J'ai cru qu'il se passerait au moins plusieurs jours encore avant que cette colère atteigne son paroxysme, mais je me suis

trompé.

– Votre père est un mathématicien de grande valeur, et les calculs de probabilités ne sont plus un secret pour lui. Je suis à peu près certain qu’il a intercepté un brouillon de votre système.

– En effet, dit Françoise malgré elle, j’ai égaré à la maison un de mes systèmes. Mais jamais je ne me serais douté que papa...

– Vous voyez. Votre père qui possède un grand esprit d’observation a vu de quoi il se préparait. Vous l’avez mis vous-même sur la piste. Il a compris à quel point vous étiez engagée, mais il n’osa pas vous en parler. Son idée lui a mijoté en tête, et ce soir, il a agi. Mais pendant qu’il savait que j’étais à la tâche de vous arracher à ce milieu.

– Cependant, dit Françoise, je ne puis comprendre comment il est venu jusqu’ici. Comment il a pu repérer l’endroit habituel de mes séances de jeu ?

– C’est un mystère que lui seul connaît, dit Guy Verchères.

– Et vous, avez-vous d'autres preuves de la culpabilité de papa ?

– Oui, jusqu'à un certain point. Mais ce sera difficile de le condamner à moins qu'il avoue de lui-même. J'ai commencé à y penser au moment même du suicide de Bob. Il était visible que ce n'était pas Bob le coupable. Ensuite, quand je me suis retourné au coup de feu du revolver quand Bob s'est suicidé, j'ai vu une fenêtre ouverte. Je ne sais pourquoi, mais j'ai pensé tout de suite au professeur Darée. J'ai pensé à ses yeux chargés de colère quand il m'a parlé.

– Ce sont là bien minces indices, dit Françoise.

– Oui, mais ensuite, j'ai téléphoné chez vous et votre père lui-même est venu me répondre. Sa voix était essoufflée, preuve qu'il était affolé ou qu'il avait couru afin d'être à la maison au cas de toute éventualité. J'ai parlé en anglais et j'ai demandé quelqu'un d'autre. J'ai reçu une réponse incohérente.

Françoise se versa nerveusement un autre verre de vin.

– Alors, que devrais-je faire ? demanda-t-elle.

– Attendre, dit-il. Il ne serait pas sûr pour vous d’entrer seule à la maison avec votre père en ce moment.

– Mais pourquoi, pourquoi a-t-il tué Max Dupré. Si encore c’eût été Bob David, je comprendrais, mais cet inconnu ?

– Il a tué celui qui gagnait le plus. Je suppose qu’il est entré pendant que nous étions au bar. Il est allé au salon de la roulette où presque tout le monde était réuni alors, après votre grosse perte. Il a éteint la lumière et il a tiré sur Dupré. Ensuite, il a sauté par la fenêtre et il s’est enfui facilement grâce au tumulte.

– Papa n’aurait jamais eu ce sang-froid. Il est un tel ennemi de la violence.

– Un homme qui hait, qui hait une passion qui ronge sa fille très chère peut accomplir les actes les plus audacieux.

– Mais en fait, dit Françoise, vous n’avez là qu’une théorie et qui ne tient, légalement, à rien. Et puis, je ne suppose pas que papa ait vidé les

poches de Max Dupré.

– Pour ce dernier point, je vous l'accorde. L'occasion était trop belle pour quelque filou pour qu'il la laisse passer. Mais celui-là se fera prendre en temps et lieux.

Françoise bâillait.

– Bonsoir monsieur Verchères, dit-elle. Moi, je vais me coucher. Et, dit-elle, je ne crois pas du tout à la culpabilité de papa. C'est un roman bien échafaudé que vous m'avez fait entendre, mais il est par trop fantaisiste et je n'en crois rien.

– Au contraire, répliqua, perspicace, Verchères, au contraire Françoise vous me croyez dur comme fer, mais vous ne voulez pas l'admettre.

– Toute votre théorie ne tiendra pas debout devant la justice.

– C'est à voir, dit pensivement Guy Verchères.

– Et, poursuivit Françoise en se dirigeant vers la porte, vous n'en ferez rien. Bonsoir, je m'en retourne à la maison.

– Alors, je vous y reconduis.

– Vous êtes trop aimable, mais je trouverai un taxi.

– Pas à cette heure-ci, dit Guy qui avait son idée. J’insiste.

– Comme vous voudrez.

Ils redescendirent vers l’auto du détective. Un quart d’heure plus tard, Guy Verchères déposait la jeune femme chez elle. Mais il ne s’en alla pas tout de suite. Françoise mit sa clef à la serrure et ouvrit. Quand la porte fut refermée, Guy sortit sans bruit de son automobile et à l’aide d’un passe-partout, il pénétra lui aussi dans le vestibule.

Une surprise l’y attendait.

VII

Françoise Darée gisait sur le parquet, sans connaissance. Guy avait buté sur son corps prostré et à l'aide d'une lampe de poche minuscule venait de remarquer un peu de sang à la tempe. Cependant, le cœur battait encore.

Sans faire de bruit, il coucha Françoise dans une position confortable et il pénétra dans cette maison dont il connaissait un peu les aîtres.

Aucun son ne lui parvenait.

Tout à coup, il se fit comme un sifflement.

Comme un bâton à qui on fait décrire une trajectoire à hauteur de la tête.

Guy se pencha et un corps tomba sur lui.

Il n'eut pas beaucoup à lutter. Son adversaire était terrassé.

Quand il fit de la lumière, le professeur Darée gisait lui aussi par terre, les yeux hagards et le

souffle court.

– Tout doux, tout doux ! fit Guy.

Il aida l'homme mûr à se relever et il l'assit dans un fauteuil. Ensuite, il alla chercher Françoise qui revenait à elle.

Le professeur se mit à chanter :

– Bergère, bergère... avec des paroles incohérentes sur un air de berceuse.

Le pauvre homme était devenu fou.

Françoise se réveilla brusquement et il lui fallut une bonne minute pour se remettre d'aplomb dans son cerveau.

Aristide Darée chantait toujours.

Tout à coup, il s'arrêta, brusquement, et vit que sa fille était à ses côtés. Et il reconnut Guy Verchères.

– Bonne pêche ! dit-il sur un ton étrange, mais où ne perçait pas de folie, cette fois.

– Comme vous voyez, professeur.

– Tu ne viens pas m'embrasser, Françoise ?

– Mais, mais si, papa.

Et elle se pencha pour embrasser son père au front.

Mais à la tempe de la jeune femme, il y avait le sang qui s'était coagulé et la vue de ce sang ramena le professeur dans une crise de rage.

– Va-t-en, va-t-en, cria-t-il avec désespoir.

Guy le contint. Il réussit à le tenir assis dans son fauteuil et cette crise finit par des sanglots.

Pendant ce temps, Françoise remarqua qu'elle avait un mal de tête atroce et par un réflexe féminin, elle alla vers un miroir, où à son tour elle vit le sang qu'elle avait à la tempe. Elle frissonna :

– Ce n'est rien, dit Guy Verchères qui avait observé ce manège.

– Qui ?

Verchères ne répondit pas.

– Qui ? Pas papa ?

– Oui, dit tout bas Verchères, mais sa raison lui échappe.

Cette réalisation abasourdit Françoise Darée, plus encore que le coup lui-même. Elle s'affala sur une chaise et se mit à pleurer.

Et à travers ses sanglots elle disait :

– Pardon ! Pardon !

Le détective sentit qu'il fallait mettre un terme à cette situation. Il alla prendre brusquement Françoise par les épaules, et la regardant droit dans les yeux, il lui dit :

– Il ne s'agit pas de pleurer mais d'agir. D'abord, vous allez enlever cette gouttière de sang. Ensuite vous reviendrez avec un verre d'eau pour votre père. Il faut faire vite. Ouste ! allez !

Françoise obéit machinalement à cet homme qui prenait ainsi doublement protection d'elle. Elle fit vite et revint, propre et s'efforçant de sourire avec un verre d'eau à la main. Elle s'approcha des deux hommes.

– Buvez ! commanda Verchères au savant.

Celui-ci but. À petites gorgées d'abord, puis à grands traits. Ses yeux devenaient meilleurs et

bientôt, ils furent tout à fait lucides.

– Ma Françoise !

Sa fille lui sauta au cou et elle l’embrassa.

– Françoise, tu es guérie. Tu ne joueras plus !

Merci, merci monsieur Verchères. Vous m’avez rendu ma fille.

C’était une scène touchante, mais il fallait aller plus loin, et tout de suite, car Guy Verchères craignait que la folie reprenne Aristide Darée.

– Monsieur Darée, dit-il, il faut que vous nous aidiez. Il faut que vous nous disiez ce qui s’est passé ce soir.

– Mais, il ne s’est rien passé.

Mais Guy Verchères dut être cruel. Il y allait de la justice.

– Comment se fait-il que vous ne soyez pas encore couché ?

La question semblait incongrue, mais aucun des intéressés ne trouva cela.

– Quelle heure est-il ? demanda le professeur.

– Il est trois heures du matin.

– Hein ! Pourtant, je me suis couché à onze heures, suivant mon habitude. Vous... vous verrez mon lit est défait et...

Il s'était levé et se dirigea à pas chancelants vers sa chambre. Le lit n'était pas défait. Françoise vit que le costume de son père portait un accroc et elle sursauta. Sur le lit, il y avait un papier. Le professeur se jeta dessus avec fureur. C'était le papier maudit, celui qui lui avait fait perdre la raison.

Chez cet homme hypersensitif, il n'en fallait pas plus. Il déchira la mince feuille et se mit à parler avec volubilité.

– Oui, je la trouverai. Je sortirai et je la trouverai. Je saurai où elle joue, où elle perd son âme, et ses talents et tout ce que je lui ai donné. Je rentrerai dans cette maison infâme et je la tuerai. Je serai souple, je serai comme un serpent. Je tuerai les joueurs, ceux qui l'ont rendue ainsi. Puis, je m'enfuirai de cette ambiance crapuleuse. Ils auront peur et ils ne me pourchasseront pas. Je reviendrai ici et je travaillerai. Dans le travail, j'oublierai. Place, place au vengeur de la vertu !

Les paroles sortaient incohérentes et prophétiques. Françoise avait compris. Elle avait compris que Guy Verchères avait eu raison, que ses dons de déduction ne l'avaient pas trompé et que le meurtrier, c'était son père.

Un père fou. Fou par la douleur, fou à cause d'elle.

Jamais elle ne l'avait compris. Jamais elle n'avait su que sous la froideur habituelle de leurs rapports quotidiens, se cachait tant de tendresse. Et elle pleura.

Guy Verchères, affligé par cette scène atroce du vieux savant devenu fou, était fort ébranlé en dedans de lui-même. Il tenait solidement par le bras Aristide Darée, mais il finit par l'étendre sur le lit. Quand il vit qu'il dormait, il appela Théo Belœil.

– Mon cher Théo, j'ai la solution prouvée du meurtre de Max Dupré. Mais j'en suis triste, profondément, car son auteur est un homme digne qui a voulu s'insurger contre le dérèglement des mœurs et agir avant la loi. Il est fou et toute la ville pleurera cette folie. Alors, si

tu veux, tu étoufferas cette affaire malheureuse. Il ne sert de rien de monter en épingle ce fait. Bonsoir Théo... Viens discrètement.

Françoise Darée était guérie de sa passion du jeu, mais à quel prix !

Cet ouvrage est le 582^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.